

Ainsi loin que ses regards eussent porté, il n'avait aperçu que la succession des rocs.

Rien, du reste, dans ces régions n'indiquait la présence de l'homme. C'était l'immensité abandonnée dans toute sa beauté et toute son horreur.

Des détachements, qu'il avait envoyés explorer les ravins voisins, les vallées que l'on devinait au loin n'avaient pas été plus heureux.

Aussi un lourd abattement présida-t-il à l'établissement du camp cette nuit-là.

Les soldats se disaient :

— Nous avons traversé la plaine des Trépassés ; nous y avons dormi, c'est d'un fâcheux augure !

— Qui sait si nous n'allons pas nous réveiller dans la mort, livrés à l'Homme-Noir et abandonnés par notre bonne Dame-Blanche !

Et d'autres ;

— Aujourd'hui, nous avons mangé les bœufs qui sont tombés en route.

— Demain, peut-être, nous nous entre-dévorons !

— Demain est contre nous !

Où était la résolution et le joyeux enthousiasme du départ ?

LXXVI. — L'ATTAQUE

Tandis que Walter d'Avenel s'enfonçait avec des highlanders dans ces montagnes inhospitalières, les vétérans, à qui il avait confiée la garde de la vieille tour de ses ancêtres se préparaient à remplir de leur mieux leur mission.

La Tour d'Avenel était la protection de la contrée.

Symbole de l'indépendance nationale, tant qu'elle sera debout et inviolée, il semblait aux habitants de la frontière que l'Écosse demeurerait intacte et libre.

Ses remparts reconstruits attestaient leur force et rassuraient ceux des vassaux de Walter que l'âge ou les infirmités avaient empêchés d'aller courir avec lui les hasards de la guerre.

Ils savaient que si l'ennemi survenait, ils trouveraient, derrière ces murs, un abri pour eux, leurs biens et leurs troupeaux, grâce au travaux complémentaires exécutés par leur seigneur.

C'était du reste la règle féodale.

Le soudoyer devait lige et service à l'homme noble ; mais celui-ci était en retour beau, en cas de guerre, à protection et abri.

Walter d'Avenel, imbu de sentiments plus hauts que la plupart des nobles, avait conçu sa mission dans son sens le plus humain.

C'est pourquoi, dans la reconstruction de la vieille forteresse, il avait ajouté un corps de murailles bastionnées, derrière lesquelles les paysans pouvaient parquer leurs troupeaux de façon à ce que, la guerre terminée, il leur fut impossible de se remettre aux travaux des champs.

Il avait dû partir avant que tout cela fût complètement achevé.

Mais Martin lui avait promis de ne rien négliger pour mettre sans retard la citadelle à l'abri de toute insulte.

Et il avait tenu parole.

Son zèle ne devait du reste pas tarder à être justifié.

Le bruit du départ de Walter d'Avenel par la région des forêts s'était en effet répandu avec rapidité.

Les ennemis, dont l'espion observait de loin ses mouvements, éprouvèrent une violente déception. Ils l'attendaient dans des positions qu'ils avaient longuement fortifiées, sur l'ordre de Somerset, mis au courant du retour offensif de son ancienne victime.

Ils espéraient l'arrêter ainsi facilement, mettre son armée en pièces et obliger le chevalier de la reine à en ramener les débris dans son clan.

L'échec de Walter d'Avenel, propagé et grossi, devait jeter le découragement parmi les derniers défenseurs de Marie Stewart.

Au contraire, sa détermination, inattendue, en rendant inutiles tous leurs préparatifs, venait anéantir leur coupables espérances.

Aller le chercher à travers les forêts, ignorant où il se trouvait au juste, était impossible.

Du reste, c'était perdre le bénéfice de leurs positions.

Il n'y avait qu'une chose à faire : lancer une colonne volante contre son manoir avant qu'il ne fût trop éloigné.

— Je m'en emparerai par surprise, dit le duc d'Artwel dont Walter d'Avenel avait déjà évité les postes établis sur sa route, suivant les avis du cabaretier de la Croix. En tout cas, je mettrai son château en un tel péril que son capitaine criera aide et assistance. Walter d'Avenel s'empressera alors de rétrograder. Et il faudra bien qu'il vienne se mesurer avec nous afin de soustraire son clan à nos entreprises.

Mais tandis que la moitié des vétérans commandés par Martin maçonnaient avec ardeur les dernières, l'autre moitié veillaient ou

entassaient au haut des remparts et des tours les blocs informes de durs rochers qui, projetés sur les assaillants, devaient les écraser au fond fossé.

Au faite du donjon, couronné, lui, de ses derniers ouvrages, un guetteur vigilant inspectait sans cesse l'horizon.

L'aurore du deuxième jour commençait seulement à poindre lorsqu'il aperçut un nuage de poussière venant de la direction opposée à celle vers laquelle s'était éloigné Walter d'Avenel.

Un rayon de soleil traversant cet opaque brouillard fit reluire des casques, des armures.

Le cor du guetteur retentit alors, jetant sa sonnerie d'alarme.

En même temps, une modulation contenue de l'instrument indiqua que le danger provenait de l'ouest.

Malgré sa blessure, Martin se précipita vers la plate-forme de la tour la plus proche et regarda du côté désigné.

Le cor d'argent que lui avait remis Walter pour sonner ses commandements lança alors dans l'air sa note plus claire.

Les hommes de la garnison sortis pour se livrer aux occupations qui les appelaient au dehors rentrèrent précipitamment.

Ceux du dedans saisirent rapidement leurs armes, coururent prendre les postes de combat désignés à l'avance à chacun, tandis que leurs camarades se préparaient en toute hâte.

Les maçons redevenus soldats garnirent d'un rang hérissé de lourds fusils, de piques et d'arcs bandés, pointant leurs flèches, les derniers remparts non encore terminés. Les barbicanes montrèrent, par chacune de leurs meurtrières, un trait prêt à partir.

Le coulement de tonnerre d'une troupe de cavalerie lancée au galop ébranlait la terre. La poussière soulevée par les fers des chevaux ne permettait pas d'évaluer le nombre de ces cavaliers trop ardents pour nourrir des idées pacifiques.

Mais leur masse devait être considérable, à en juger par l'étendue du nuage qui les enveloppait. Ils se divisèrent tout à coup en trois troupes et l'une d'elles apparut à l'extrémité d'une prairie où rien ne la déroba plus.

Martin l'évalua rapidement à une centaine de cavaliers, chacun portant en croupe un coussinier ou homme de pied.

Au même moment, le corps principal débouchait dans le chemin d'accès en poussant des clameurs de guerre.

Ils arrivèrent tout juste assez tôt pour apercevoir le pont-levis qui finissait de s'élever majestueusement, comme pour les narguer.

A cette vue, une tempête de cris de colère succéda à leurs menaces fanfaronnes. Et une grêle de traits, lancés par les archers amenés en croupe également, vint s'écraser sur le pont-levis et la muraille, autour des embrasures. Les archers avaient visé les embrasures, espérant atteindre les hommes qui maniaient les chaînes du pont et faire retomber celui-ci.

Une envolée de flèches, parties des remparts, leur répondit.

Les agresseurs étaient à découvert.

Plus d'un archer tomba de cheval, plus d'un dard pénétra au défaut de la cuirasse ou du heaume d'un homme d'armes, et du sang rougit les armures.

Le projet d'une surprise de la part des assaillants était clairement indiqué par les archers amenés en croupe.

Les ennemis de Marie Stuart et de Walter d'Avenel espéraient arrivant au point du jour, trouver le pont-levis baissé, la garnison répandue au dehors. Au lieu de cela, ils rencontraient une troupe vigilante, à ses postes de combat.

Le chevalier de la reine avait eu raison de confier la garde de son manoir à des vétérans mûris dans les combats ou les dangers réels, et commandés par un vieillard à la fois prudent et résolu.

Devant l'accueil qui venait de leur être fait, le chef de la troupe ennemie arrêta d'un signe ses compagnons.

Et mettant l'épée au fourreau, comme un homme qui n'a pas besoin de combattre il s'avança au galop jusqu'auprès du château.

Martin donna l'ordre d'attendre sans tirer.

Aussi circonspect qu'il voulait paraître audacieux, le cavalier n'avait pas relevé la visière de son casque.

— Moi, déclama-t-il, duc d'Artwel, baron de Clersbeg, seigneur de Marienburg et Trensford, au nom des chevaliers confédérés d'Écosse, je somme la garnison de ce château de mettre bas les armes.

Et il ajouta :

— Promettant en ce cas de la recevoir généreusement à merci. Faute de ce faire, elle sera passée au fil de l'épée, selon toutes les rigueurs de la guerre.

La voix du duc rebelle sonnait sourde sous le fer de son casque.

Sire duc, lança alors une voix du haut du rempart, vous pouvez relever sans crainte votre casque, je vous donne promesse qu'il n'en sera point profité pour vous faire aucun mal.

Et grave :

— Nous ne sommes point des gens qui agissons par trahison, nous !

Le chevalier factieux sentit le reproche contenu dans ces paroles. En effet, si les hostilités étaient ouvertes en fait, contrairement